

—Non, non, ben'sûr... parce que vous êtes pas aussi vieux qu'vot défunt père !

—Mé... j'ai toujours pas l'air ben, ben jeune, hé mamzelle Adèle ?

—.....Pas qui dirait jeune comme y en a, mé c'est pas toujours les plus jeunes qui sont les plus drôles, allez !

—Pour moé... j'pense quasiment que j'su's trop vieux à c't'heure pour m'marier.

Et le père François s'éloignait.

—Seigneur ! y a l'bonhomme Gervais qui s'est ben marié rendu à la soixantaine, pi l'père José Saintonge approchait ses soixante-quinze, pi l'bonhomme Jean Savard don ! y'ont tous pris des poulettes en équipollent.

Le père François s'éloignait toujours, tête basse, sans rien regarder comme sans rien voir, puis, le voix étouffée dans le gosier :

—Si vous étiez d'mandée... par un vieux... d'même, vous, mamzelle Adèle... J'vous voé rire aux éclats...

—Badame ! ça dépend... si l'vieux... était pas trop vieux.....

Le père François descendait le coteau :

—Mamzelle Adèle, dit-il, la mer est belle..... J'cré ben qu'on va s'embarquer Salut.....

—Vous embarquer... Comment ? Si vite que ça ? Tout seul ? Coutez-don, M'sieu François !... vous savez ben... vous savez ben là... c'que mon onc' a dit à c't'hiver passé... qu'les filles... d'mandaient les garçons à c't'année.....

Un mois plus tard, les habitants du village de T..... regardaient, heureux, une voile blanche, haut le pavillon à trois couleurs, filant, vent arrière, vers le sud. Le soleil matinal de la seconde quinzaine de mai, plongeant ses rayons dans les eaux, en faisait une grande nappe de feu et, dans sa munificence, l'astre lumineux attachait de ci de là, sur les agrès de la petite chaloupe, un nombre infini de perles d'or.

Le père François faisait son tour de noces.

Geneviève

CHRONIQUE DES VOYAGES

TANGANIKA (AFRIQUE ÉQUATORIALE)

Esclaves rachetés

Nous nous empressons de publier la lettre suivante. Elle montre les succès des Pères blancs dans la mission du Tanganika et elle donne un exposé touchant de la grande plaie de l'Afrique, l'esclavage. Ah ! si les missionnaires avaient les ressources suffisantes pour racheter un peu plus grand nombre de ces infortunés, quels services ils rendraient à la cause du progrès et de la civilisation !

LETTERE DU R. P. DROMAUX, MISSIONNAIRE D'AFRIQUE

Notre-Dame de Karéma.

Dans une précédente lettre, (adressée aux *Missions Catholiques*, de Lyon), je vous disais que j'étais sur le point d'aller à Kilando, à deux journées d'ici, pour essayer de racheter des esclaves à une caravane qui avait passé le lac. J'ai ramené en deux voyages cent dix malheureux, surtout des enfants, garçons et filles ; j'aurais pu en avoir bien plus si j'avais accepté les femmes, mais je les ai refusé pour des motifs légitimes. J'ai cependant ramené quelques jeunes filles d'une douzaine d'années, épuisées par les privations.

Au moment, où j'étais à Kilando, arriva aussi Makutubu, le chef de l'expédition qui avait ravagé le pays limitrophes de ceux du capitaine Joubert entre les lacs Tanganika et Moero. Nous nous croisâmes sur le rivage. Je m'attendais à voir un Rouga-Rouga à mine terrible, je fus surpris de ne rencontrer qu'un petit vieillard qui, pour me saluer, prit sa chéchia à deux mains, regardant humblement à terre. Le lendemain, lorsque j'allai pour le voir chez lui, il n'osa paraître et fit dire qu'il était absent ; j'ap-

pris alors que ce n'était qu'un esclave peureux, originaire du pays qu'il a ravagé. Voilà donc ce que c'est que ces terribles chasseurs d'hommes. On lui fit savoir que je n'étais ni capitaine, ni allemand, mais un humble *paridi* et le lendemain je pus le voir. Ce jour-là je lui rachetai vingt enfants.

L'embarras d'emmener ce monde à Karéma, fut encore augmenté par la diarrhée ou la dysenterie dont ils souffraient presque tous. Il aurait fallu les régler pour la nourriture, mais impossible ; ils volaient et mangeaient cru tout ce qu'ils pouvaient trouver. Je leur laissais, le jour, manger ce qu'il voulaient après l'avoir fait bien cuire et cependant plusieurs fois il arriva que, la nuit, au dehors près de la tente, des paniers de patates ou de maïs, disparurent ; mes faméliques avaient tout dévoré ; il fallut cacher mes paniers au loin dans les herbes.

Un soir, j'entendis un enfant dire à son voisin :

—Sais-tu où l'on va ? Karéma, connais-tu cela ? Maintenant au moins on mange, mais chez Makutubu il fallait tous les jours se coucher avec la faim. Les filles étaient moins mal que nous, elles aidaient à piler et ramassaient le son ; mais nous, nous n'avions rien, et si encore on attrapait quelque chose, les grands nous l'enlevaient.

Makutubu avait trop d'esclaves pour s'en occuper lui-même ; les derniers capturés étaient confiés à d'autres plus anciens qui, n'étant pas stimulés par l'intérêt qu'a tout propriétaire de veiller sur son bien, ne s'inquiétaient guère de leur perte. Aussi il en dut mourir beaucoup à Kilando ; mais il me fut difficile de juger, car les hyènes emportaient les cadavres. Un jour cependant je vis une douzaine d'hommes riva à une même chaîne mettre dans une fosse une femme jeune encore. Le surlendemain en repassant je vis la terre de la fosse abaissée ; à douze ils n'avaient pas pu creuser assez profond. Et cependant alors ils étaient au repos, dans un pays habité ; ce dut être bien pis en route et dans les bois ; aussi ai-je entendu raconter par plusieurs des ravisseurs eux-mêmes qu'ils en jetaient jusqu'à cinquante en un jour, jeter veut dire percer de la lance. Un d'entre eux disait devant moi à un de ses compagnons :

—Combien penses-tu que Makutubu en a jeté, lui seul, au Mapangu, en voyage ?

—Deux mille, répondit l'autre.

—Oh ! oui, et même plus.

Il est vrai qu'ils ne savent pas compter jusqu'à mille.

Makutubu, quoique chef, n'était pas maître de tous les esclaves pris dans cette expédition ; or, il en avait près d'un millier à Kilando. J'en ai vu partir pour l'Ounyanyembé six à sept cents qui n'étaient pas à lui ; un autre millier à peu près devait être disséminé dans les environs chez les Ufipa, les Wawendé, etc. Mais, avant que cette expédition ne se mît en marche, dans leur pays même, au Maroungou, beaucoup d'esclaves avaient déjà succombé ; d'abord dans les guerres en petit nombre cependant, Arabes et Nègres sont ici trop lâches pour rendre les combats sanglants ; après le combat, plusieurs ont été massacrés afin de maintenir les autres dans la crainte. Au moment de partir du premier camp près des villages saccagés, on avait jeté dans la rivière voisine, tous ceux qu'on prévoyait ne pouvoir arriver ou être de peu de valeur, comme les vieillards, les femmes enceintes, les enfants les infirmes.

En me voyant acheter des enfants tout jeunes, un de ces brigands disait à un de ses compagnons :

—Oh ! si nous avions su que cela avait de la valeur, nous n'en aurions pas tant jeté à l'eau.

Un autre, après m'avoir remis un enfant de trois ans environ, se consolait de ne l'avoir pas vendu cher, parce que, disait-il, il l'avait ramassé ; c'était donc autant de gagné. Il avait fait une bonne action en sauvant cet enfant, mais il ne se félicitait pas de sa compassion, mais bien du bénéfice qu'il en retirait.

En marchandant, je faisais valoir que sur quatre j'en perdais au moins un, que j'aurais à les soigner longtemps, que c'étaient des hommes comme

eux, qui mouraient entre leurs mains, etc. Mais ces monstres ne vendaient que juste ce qu'il leur fallait pour avoir les étoffes indispensables ; ils disaient qu'à l'Ounyanyembé, à la côte, on leur en donnait un prix bien plus élevé que celui qu'ils pourraient espérer au Tanganika et que, devraient-ils en perdre la moitié et plus, ils auraient encore du bénéfice ; qu'ainsi ils préféraient les laisser souffrir la faim au risque de les voir mourir, plutôt que de les céder au prix d'ici.

Makutubu va partir avec ses esclaves, la plupart encore enchaînés, dans les premiers jours de mars ; il espère les emmener à l'Ounyanyembé, à la côte, à Zanzibar, où se trouve son propre maître ; les malheureux ne sont donc pas au bout de leurs peines.

Vingt, parmi nos cent dix rachetés, ont déjà péri, trois d'entre eux ont reconnu leurs mères ici et sont morts dans leurs bras ; mais combien tomberont sur les routes qui restent à parcourir ! Pour les détourner de massacrer leurs infirmes et les engager à me les vendre, j'essayais de leur faire peur des Allemands, mais ils répondaient qu'ils sauraient bien les tuer dans les bois sans qu'on en sût rien, sur le point d'arriver chez eux, ils passeraient la nuit dans les forêts, etc.

Pour empêcher cet horrible trafic, il ne suffit pas de surveiller les côtes, il faudrait attaquer le mal à sa source.

En Europe, on fait trop d'honneur aux musulmans de les croire redoutables, si les Européens eux-mêmes ne les aident pas. Grâce aux victoires des Allemands, qui tiennent la côte et les routes, deux ou trois Joubert arrêteraient toute une chasse sur les bords du lac avec leurs barques et leurs hommes fournis de munitions. On ne doit pas assimiler pour l'énergie les musulmans d'ici à ceux du Soudan ou de l'Algérie ; les excès les ont énervés et comme pourris.

Aussi, les Allemands me semblent avoir pris le bon système en y allant énergiquement avec ces pharisiens roués qui ont tant de titres à la corde et en se défiant même de leurs services.

Outre les cent dix enfants ramenés de Kilando, nous en avons racheté à Karéma plus de cinquante dans cette même expédition. Déjà, en 1880, nous en avions racheté trois cent cinquante-et-un.

NOUVELLES A LA MAIN

Calino s'est marié : l'accord ne règne pas dans son ménage, il n'en fait pas un mystère.

—Il faut des époux assortis, lui disait quelqu'un.

—Hélas ! soupire Calino, ce n'est pas moi qui ne suis pas assorti..... c'est ma femme !

On part faire des emplettes :

—Surtout, dit Mme X....., bien reformer son manteau en sortant des magasins, prendre garde au froid ; entends-tu, Geneviève ?

—Oh ! toi, petite mère, tu n'as rien à craindre avec ce que tu te mets de coton dans l'estomac !

Entre vieillards :

—Depuis quelques jours, ça ne va pas, moi ; je me sens tout patraque. J'ai presque envie de faire venir mon voisin, le docteur X.....

—Le docteur X..... ? Ah ! grand Dieu, gardez-vous en bien !

—Pourquoi donc cela ?

—Mon gendre me l'a recommandé ! ! !

En wagon :

Un fumeur malin présente son porte-cigares ouvert à son voisin de droite :

—Merci, je ne fume pas.

Il se retourne vers son voisin de gauche :

—Je ne fume pas, merci.

Sa femme lui souffle tout bas :

—Tu n'en offres pas au capitaine ?

—Ah ! non ; lui, il fume !